
TRANSYLVANIAN REVIEW

Vol. XXI, Supplement No. 3, 2012

Scholars in Dialogue Multidisciplinary Approaches in Dealing with the Past in Transylvania

Edited by
CORINA MOLDOVAN • IONUȚ COSTEA • LAVINIA S. STAN

Une géocritique transylvaine

BERTRAND WESTPHAL

Université de Limoges

L EST en Europe des régions qui sont des portes ouvertes ou entrebâillées sur le mystère. En fonction des imaginaires, dont la variété est infinie, chacun en déterminera plusieurs. Dans ce palmarès des lieux secrets, je rangerais pour ma part la Carélie qui se partage tout au nord de l'Europe entre la Finlande et la Russie. La Carélie fut le théâtre des exploits inclus dans le *Kalevala*, l'une des plus belles épopées occidentales, tissée en un texte homogène par Elias Lönnrot au cœur de l'époque romantique. La Carélie abrita aussi les amours romanesques de Singoalla, belle jeune fille rrom, et du chevalier Erland, dont Viktor Rydberg, grand écrivain finlandais de langue suédoise, se fit le chantre à la fin des années 1850. Il y aurait encore la Galice, à une autre extrémité de l'Europe. Elle accueille certes les pèlerins de Saint-Jacques sous le couvert sombre des murs de l'*Obradoiro*, mais elle entrecroise aussi matière de Bretagne et culture péninsulaire hispanique au détour des rias et de paysages presque trop verts qui n'ont eu cesse de fasciner écrivains, cinéastes et simples visiteurs. La Carélie, que je ne connais pas matériellement, et la Galice, où je me suis rendu à l'une ou l'autre reprise, sont dans mon esprit les lieux de la défamiliarisation. J'ignore jusqu'à quel point ce choix serait validé par d'autres. Rien n'est plus subjectif que la détermination de l'énigme.

Il n'existe à ma connaissance pas de sondage officiel portant sur les contrées que l'on associerait au mystère. S'il existait, il permettrait sans doute à la Galice de figurer en bonne position. La Carélie, moins connue, traînerait injustement en queue de classement. J'imagine par ailleurs assez bien quelle serait la région – ou du moins l'une des régions – que la *doxa* couronnerait : ce serait la Transylvanie, qui a fait rêver et parfois cauchemarder des générations d'enfants de sept à soixante-dix-sept ans, l'âge des lecteurs de *Tintin*, tous coutumiers de la Syldavie et de la Bordurie, qui subissent sous elle quelques visages des Balkans et de l'Europe danubienne en Europe occidentale. Là, l'image de la Transylvanie est réfléchi par des boutons d'uniformes rutilants et se dilue dans d'inévitables intrigues de cour. Comme d'autres régions à l'entour, la Transylvanie de Hergé, qui est aussi celle de maints écrivains et illustrateurs ayant démarré leur carrière après la partition de l'Europe en deux blocs, est

tirailée entre les ors et les fastes du fantasme et la grisaille du quotidien qui s'abat au pied du Mur. La Transylvanie n'a pas toujours été épargnée.

Mais pour le commun des mortels, dont la plus grande partie tend à craindre pour sa vie quand celle-ci est menacée, la Transylvanie est avant tout le fief du comte Dracula. Ses exploits morbides ont été chantés sur un ton grinçant par Bram Stoker et d'autres. Ils ont ensuite animé quelques soirées que les spectateurs auront passé devant le grand ou le petit écran, voire, dans un moment d'abandon vidéoludique, devant la console d'un jeu. Il paraît inutile d'insister, même si la Transylvanie n'a pas le monopole du vampire. A titre personnel, et au gré de quelques colloques roumains auxquels j'ai eu le plaisir d'assister, j'ai retrouvé sa trace dans une tour de Targoviste, en Valachie, et sur des affiches vantant les attraits d'un Dracula Park aux abords de Bucarest. Dracula est un excellent agent publicitaire. Mais il n'est pas seul à hanter et à vanter les châteaux transylvains. Peu avant que Stoker n'eût donné une aura moderne à son vampire, Jules Verne avait fait de l'inquiétant baron Rodolphe de Gortz le maître du *Château des Carpates* et l'inventeur de l'hologramme. Corina Moldovan a consacré plusieurs de ses travaux à ce roman. La Transylvanie, contrée sylvestre, censée reposer à l'écart du monde, abrite décidément d'étranges bâtisses. De toute évidence, c'est à cette dimension *unheimlich* qu'elle est associée hors de ses frontières depuis les années 1890 – le roman de Verne date en effet de 1892 et celui de Stoker de 1897.

Lorsque, lors d'un de mes passages précédents à Cluj Napoca, Corina Moldovan eut l'excellente idée de me proposer de prendre part à l'organisation d'un colloque articulé autour d'une étude géocritique de la Transylvanie, j'eus deux réactions : celle d'accepter avec enthousiasme et celle de (me) dire que les châteaux transylvains allaient être à l'honneur. Il n'aurait pu en aller autrement. Or, à ma grande surprise, il s'avéra, lorsque tous les sujets furent recueillis, que Dracula et consorts étaient tout à fait absents. Comme personne ne s'est risqué à évoquer la figure du comte, dont il est peut-être préférable de taire le nom, c'est moi qui m'en charge... Voilà qui est fait ! Quittons donc Bistrița, point de départ de l'aventure draculesque, ou, comme dit Stoker, *Bistritz*. Ne restons pas plus longtemps en compagnie de Jonathan Harker à l'Auberge de la Couronne d'Or. On rétorquera sans doute : « Du calme, cher ami, elle n'existe que sur le papier ! ». Et on commettra une erreur, car on s'est empressé d'inaugurer un hôtel *Coroana de Aur* après la mort de Dracula. C'est même l'un des hauts lieux d'un circuit touristique consacré à notre vampire préféré.

Espaces, pistes, explorations... Le vocabulaire géographique est fort présent dans la langue, qui est avant tout un lieu de rencontre dont la dimension universelle s'est hélas – ou heureusement, allez savoir ! – perdu en même temps que s'écroulait la tour de Babel. La remarque prend un relief tout particulier en Transylvanie, où le vocabulaire abstrait est aussi variable que le si concret vocabulaire de la toponymie. Bistrița (en roumain), que je viens de mentionner, Bistritz (en allemand) et Beszterce (en hongrois), voilà trois déclinaisons d'un même lieu. Dans *Le Château des*

Carpathes, Jules Verne recourait à l'une ou l'autre version au petit bonheur la chance sans toujours discerner les implications de ses choix. Car la géographie, c'est aussi ce que nous affrontons au jour le jour. Aborder une « géocritique de la Transylvanie », à Cluj Napoca, suppose pour certaines et certains qu'ils commencent par traverser une rue ou prennent un bus, un train régional à la limite. Pour d'autres, la question du déplacement peut prendre une tournure un peu plus complexe. Si je m'en tiens à l'arrivée sur place de notre petit groupe limougeaud, je m'aperçois que plusieurs d'entre nous sont passés par Paris, qu'un de nos collègues est parti de Marseille et qu'une autre collègue a fait escale à Budapest. Voilà trois manières différentes d'accéder à Cluj Napoca, qui, en quelque sorte, influent sur le point de vue que l'on peut avoir de la ville. Et, par là même, voilà qui amorce la réflexion géocritique.

Regagner un endroit déterminé n'est cependant pas qu'une question physique liée aux transports. Rares sont les fois où ce type de déplacement bien matériel n'est pas devancé par un voyage mental qui contribue à créer ce que les anglophones appellent un *mindscap*e. Jadis, des mystiques étaient censés capables d'arracher leur esprit à son enveloppe charnelle pour aller se projeter dans tous les recoins du monde, parfois les plus reculés. Les anges en faisaient autant. Mais nous ne sommes pas tous des anges, je n'en suis pas un en tout cas, alors j'organise mes voyages mentaux autrement : j'alimente mon imagination à la source d'autrui, je lis, je lis beaucoup et voyage ainsi – parfois dans d'excellentes conditions et en non moins bonne compagnie. Sauf, peut-être, quand je lis Bram Stoker.

Voici quelques années, mon équipe avait pris part à l'organisation d'un colloque sur une géocritique de Lisbonne. En ce qui me concerne, le choix du guide s'imposait : Fernando Pessoa, l'homme aux innombrables hétéronymes. Et j'avais été très content de retrouver sa silhouette (de bronze) sur un banc placé à deux pas de l'hôtel où nous étions descendus.

Quel serait le guide idéal pour nous mener en Transylvanie ? En existe-t-il un ? C'est ce que ce colloque nous permettra peut-être de comprendre – ou non. Pour ma part, le premier guide a été Claudio Magris, dont j'ai découvert l'extraordinaire *Danube* du temps où j'habitais et enseignais à Milan. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Je confesse beaucoup mieux connaître la littérature italienne que la littérature transylvaine. C'est en tout cas Magris qui m'a permis d'entrer dans le pays des merveilles qu'était et reste l'Europe danubienne à un moment où un fameux mur coupait encore le continent en deux. Magris évoque la Transylvanie et son multiculturalisme. Il mentionne des écrivains de langue roumaine, allemande et hongroise. Sa vision des choses est néanmoins inspirée par une formule contestable : la Transylvanie, Cluj Napoca, Brasov, Sibiu et toute la Mitteleuropa participent pour lui d'un « monde perdu ». La Mitteleuropa est peut-être un monde perdu, comme le Jurassic Park du film de Steven Spielberg. Ce sujet a suscité de nombreuses études, dont beaucoup sont passionnantes. Mais la Transylvanie, Cluj Napoca et tous les pays, toutes les régions traversées par le Danube jouissent aujourd'hui d'une extraordinaire vitalité

culturelle. Rien à voir avec quelque agonie que ce soit, bien au contraire, comme on dit familièrement en français : c'est là que ça se passe, aujourd'hui, fût-ce quelquefois dans un climat de tension.

Ces quelques considérations certainement hâtives et superficielles pointent l'une des problématiques qui figure au cœur de l'étude géocritique : la stratigraphie caractérisant les espaces, le fait que l'actualité ne constitue que la dernière couche d'une temporalité perçue à la verticale et non selon une projection horizontale, paradigmatique. Tout lieu inclut l'ensemble des strates culturelles qui le composent. Voilà pourquoi sa représentation n'est jamais simple, voilà pourquoi il ne saurait jamais être réduit à une identité singulière en dépit de ce qui pensent parfois – et fort dangereusement – les politiques, voilà pourquoi il est saisi dans ce que Deleuze et Guattari ont appelé un processus de déterritorialisation, qui agit en permanence. Il n'y a pas de représentation simple du territoire ; le territoire tel qu'on le perçoit n'est qu'une des phases d'un processus dynamique et fluide qui mène au-delà. La littérature est là pour le démontrer. Quoi qu'en pensent les structuralistes purs et durs qui préfèrent la voir enfermée entre les quatre murs de la page, la littérature permet aussi de pointer l'extrême complexité du monde et de ses cultures, le caractère infiniment mobile de toute chose – comme le laissait poindre Héraclite, l'un des grands penseurs de la postmodernité... comme chacun sait.

Parfois le football prend le relais de la littérature. Certains grands écrivains sud-américains ont consacré un livre à leur sport préféré. C'est le cas de l'Argentin Osvaldo Soriano, l'un des chantres de la résistance anti-fasciste dans les années 70 et 80. C'est aussi le cas de l'écrivain uruguayen Eduardo Galeano qui, dans *El Fútbol a sol y sombra*, rappelle une anecdote que lui a justement confiée Soriano et qui rend fort bien compte du concept de stratigraphie. Un jour, Soriano avait accompagné José Sanfilippo, ancien joueur du club de San Lorenzo, idole de son enfance, dans un hypermarché de Buenos Aires. A peine engagé dans les allées guidant le consommateur supposé, Sanfilippo indique à Soriano le rayon des condiments : « C'est là que j'ai contrôlé la balle », puis, passant au rayon du riz en esquissant un pas de course, il poursuit : « Et c'est par là que j'ai débordé le défenseur ». Se rapprochant enfin de la caisse, il poursuit : « Et c'est là que j'ai mis le but ! ». Les poteaux se trouvaient à la hauteur des caisses. Trente et quelques années plus tôt un stade s'était élevé sur l'emplacement du supermarché. Mais Sanfilippo avait superposé les deux. Je trouve cette histoire très belle et un peu triste, même si le stade et le supermarché présentent désormais un point commun : l'un et l'autre sont les non-lieux de la grande consommation. Le stade tend même à se dématérialiser puisque, le plus souvent, nous le voyons derrière le tube cathodique de notre téléviseur entre deux séries de spots vantant les mérites de tel ou tel hypermarché.

En deux mots, il est clair que les liens entre temps et espace sont forts. Il est aussi clair que le croisement des points de vue l'est également. Et là encore la littérature et les autres formes de représentation artistique peuvent constituer un véritable foyer avec ce que cela suppose d'accueillant. Rapports entre temps et espace,

prise en compte du caractère fluide des représentations mais également liens entre représentations et référents : voilà quelques-uns des éléments constitutifs de la géocritique. Multifocalité, stratigraphie, mise en évidence des stéréotypes dominants, voilà quelques autres pivots de l'analyse. Etant donné l'extrême richesse du programme qui nous a été proposé, et dont Corina Moldovan a été la maîtresse d'œuvre principale, je pense que nous en saurons très vite plus sur la Transylvanie. Une bonne géocritique supposerait que l'on fasse ensuite trésor de tout ce que l'on aura entendu pour ce faire une idée – sachant qu'il n'y a pas qu'une seule idée, mais qu'il y a autant d'idées que de points de vue ou, pour mieux dire, de subjectivités. Les représentations des lieux ne sont jamais prisonnières d'une recette. Elles participent d'une géométrie infiniment ou indéfiniment variable. Et fort heureusement d'ailleurs !

